

LA BONNE SOUPE

Comment le « 13 heures » de TF1 contamine l'info

Isabelle ROBERTS et Raphaël GARRIGOS, Les Arènes, Paris, février 2006, 272 p, 17,80 €.

Par François BUSIER

Rions un peu. De toute évidence, vue du *13 heures* de TF1, la carte de France ressemble à s'y méprendre à celle du Groeland ! Trouver les noms des lieux où se tournent les reportages du journal télévisé de Jean-Pierre Pernaut relève, à n'en point douter, du jeu de société. Des noms de bourgs, de villages, de hameaux humant autant le terroir profond et la richesse authentique des campagnes, ça se respecte, Monsieur. Mieux, ça se déguste... Avec inconvenance, supposons un seul instant que ces noms soient le fruit de l'imagination féconde du journaliste le plus regardé du PAF... Plus malicieusement, le paquet de cette réalité grossière ainsi médiatisée ne tiendrait-il qu'avec le secours des grosses ficelles du factice ? Ou, à ce point, aurions-nous déjà tant décroché de nos racines et de nos traditions que toute approche d'une terre de raison nous soit désormais interdite ? Pire, ne serions-nous pas devenus, *hors de nous*, de simples spectateurs usés par notre quotidien, des exclus de la « vraie vie » ? Des parias à mémoire de poisson rouge. Des prisonniers du bocal ?

Rions un peu moins. Jean-Pierre Pernaut peut se consoler d'avoir vu ses initiales prises par un tapeur de ballon — également médiatique en son temps — lorsqu'il consulte son taux d'écoute : le journal qu'il présente reste un véritable « piège à audience ». Du scotch à audimat fiévreux. Du sûr. Du lourd. Si lourd qu'aucune autre chaîne ne parvient à déboulonner l'incontournable Jean-Pierre, ni à lui ravir quelques grappes de précieux spectateurs.

Journalistes à *Libération*, Isabelle Roberts et Raphaël Garrigos tentent, avec *La bonne soupe*, d'élucider le mystère Pernaut et de comprendre les ressorts d'un tel succès. D'analyser aussi les pièges qu'il recèle. Dépassant l'aspect chaleureux et convivial qui émane de ce journal télévisé, c'est à une relecture tonifiante d'un système idéologique efficace et organisé que nous convient les auteurs. Et ce décryptage nous *touche* parce qu'il bouscule nos habitudes de consommateur télévisuel avachi, parce qu'il sait sourire des douces musiquettes qui endorment notre vigilance. Grilles de lecture contre grilles des programmes.

Première certitude, le beau Jean-Pierre est un pur produit TF1. Un homme et une chaîne, une même progéniture issue du mariage (forcé, consanguin, incestueux ?) de l'information

au commerce. Une union sacrée, bénie par une certaine loi de 1986 que Philippe Lefait (présentateur en alternance avec Hervé Claude, du JT de 13 heures de la 2, en 1990), étripe crûment et sans cérémonie, pour en condamner l'orientation obligée : « Depuis la loi scélérate de Léotard — scélérate parce qu'elle faisait de ce lieu singulier et potentiellement démocratique qu'était la télévision, un supermarché où la quantité de téléspectateurs plus que la qualité des contenus pouvait désormais faire loi —, la concurrence nous a installés dans le marquage à la culotte » (p. 222).

Comment définir le JT de Pernaut ? Après la privatisation de la Une, TFI exécute Yves Mourousi et impose une nouvelle formule « théorisée » par Pierre Wiehn, alors en charge de la grille des programmes (1987) et, accessoirement, ancien bras droit de Pierre Desgraupes. Sur la base d'études de marché démontrant la spécificité « provinciale » de l'audience des journaux télé à cette heure, il décide de jouer la proximité : « *Le 13 heures* de TF1, c'est Limoges à Paris ». Cette décentralisation de l'info va passer par la mise en place d'agences locales indépendantes aptes à produire des sujets... locaux, s'appuyant sur les compétences de journalistes issus de la PQR (Presse Quotidienne Régionale). Un réseau dont va s'emparer progressivement Pernaut pour asseoir son journal et en devenir le maître. Alors, paternaliste, populaire, populiste voire poujadiste, le canard du Jean-Pierre ? Avec quelques nuances, mais très certainement franchouillard et apprécié par les « notables de province ». Mais aussi des Bouvard et Pécuchet qui sommeillent, lancinants, en chacun de nous. D'autant que les trois chevaux de batailles enfourchés fièrement par le Maître — vieilles rosses infatigables plutôt que fringantes Rossinante — galopent perpétuellement sur les thèmes rebattus de l'administration qu'est pas simple, l'argent qu'est cher et les vieux qu'ont bien du mal !

À l'intérieur de ces frontières, le JT de TF1 met en œuvre un travail de réduction et de simplification du réel (donc de destructuration) : Jean-Pierre nous ressemble ! Restons entre nous, restons chez nous ! Et pour toute ligne éditoriale, ce dogme : « Quand le gouvernement prend une mesure sur l'emploi, je préfère entendre des gens m'expliquant, dans leur vie, ce que ça va changer, plutôt que les ministres me disant ce que ça va changer dans la vie des gens » (p. 42). Les deux auteurs poussent même l'outrage jusqu'à formuler une « vraie fausse charte » (que tous les journalistes du JT semblent avoir intégrée), regroupant cinq commandements (p. 41 et suivantes) : « Jamais d'experts tu n'intervieweras » ; « Les statistiques à foison tu citeras » ; « Le rébus tu pratiqueras » ; « À la poésie tu t'essaieras » et « Paris tu éviteras ». Bien plus qu'un programme, une éthique, une philosophie...

La présentation d'une information qui cède à « la tentation de l'anecdotique et du spectaculaire » (p. 235) ouvre les voies de l'émotion et ramollit, habituellement, les capacités critiques. Le JT de *13 heures* sur TF1 — présentant des sujets apparemment sans hiérarchie —, affiche une structure organisationnelle a priori incohérente, incohérence que la chaîne souhaite voir se reproduire (ou maintenir) dans le cerveau de ses consommateurs téléphages. Par son atomisation, le réel éclaté échappe donc à la compréhension, et seule subsiste une multitude brumeuse de faits divers impossibles à relier entre eux. Occuper l'écran, certes, mais avec du vent... La mise en œuvre d'une stratégie qui risque fort de se renouveler après attribution des prochains espaces TNT.

Se pose la question de la persistance dominante d'un tel modèle, qui annihile, écrase et dépasse jusqu'à ses propres caricatures. L'impératif de rentabilité, donc d'audience, d'une

chaîne commerciale peut constituer un premier élément de réponse, toutefois insuffisant (cette contrainte contient-elle, d'ailleurs, dans son cahier des charges, l'obligation de bêtise et de médiocrité ?). D'autre part, l'urgence mêlant retour rapide sur investissement et forte marge bénéficiaire incite à minimiser l'effort demandé au téléspectateur pour ne pas le *perdre* (mais le damner ?). Le temps manque, dès lors, pour la prise de recul, l'analyse de fond et les grandes perspectives. Dans cette logique de restriction et d'enfermement, le monde, ainsi nivelé, aseptisé et dépouillé de toute ambition, se réduit à une peau de *chagrins*, dupliquée à foison pour reproduire le même environnement étriqué, chargé des mêmes peurs et des mêmes inquiétudes : ouf, le monde pense comme moi ! Miracle et paradoxe de l'immédiateté zapettante : un monde petit à portée de petite main.

Belle mascarade : lorsque l'information se farde pour séduire ou se maquille pour attirer le chaland, c'est le principe même de transmission qui se trouve dévoyé, corrompu. Lorsque la parole se conforme autant aux idées reçues, aux clichés présents dans les têtes, elle ne fait plus grandir, mais conforte et rassure seulement. Deuxième élément de réponse. Il devient impossible de savoir si l'on nous parle d'un événement parce qu'il est déterminant, ou si le fait de nous en parler en fonde inmanquablement l'importance. Par ce phénomène de retournement ou d'inversion, la médiatisation se met alors à produire de l'information, une information apte à réécrire et réinventer le réel selon les besoins idéologiques du moment (cf. les marchés de Noël ou les voitures qui brûlent en banlieues). Tout, partout et tout de suite : l'emballage médiatique comme éjaculation précaire de l'information !

Troisième élément : contrairement à une idée habituellement courue, l'enjeu n'est pas de faire écouter ce que le public veut entendre, mais plutôt de lui faire entendre ce qu'il doit écouter (et surtout lui taire ce qu'il ne doit pas entendre). Pour le journal de 13 heures, à TF1, cet encadrement des esprits se trouve pourtant, dès l'origine, gravé dans le marbre, si nous rappelons les propos de Pierre Wiehn : « Pour rassembler le public, il faut lui ressembler. Donc il faut formater » (p. 77). Et depuis 18 ans, avec le succès grandissant de sa formule, plus Jean-Pierre Pernaut accentue le trait en neutralisant et décervelant l'info, plus son audience grimpe ! La concurrence y perd son latin. Et beaucoup de son âme. Également engagée dans la course à l'audimat flatteur, France 2, la sœur ennemie de toujours, a multiplié les tentatives, les journalistes et les gadgets scénographiques : rien n'y fait. France 3, la chaîne des régions (« Paris à Limoges ! »), reste drapée dans sa dignité. M6 a jeté l'éponge, faute de moyens... Avec sa façon particulière de traiter l'actualité, Jean-Pierre réussit même à « polluer » les journaux de 20 heures, ce que les deux auteurs de l'ouvrage qualifient de « treizeheuristication » de l'information, et que Philippe Lefait résume d'une aimable plaisanterie : « la frime contre le ciboulot ! ».

Question subsidiaire, quoique naïvement délicieuse : Jean-Pierre Pernaut est-il sincère ? Si TF1 n'a jamais caché ses amitiés à droite de l'échiquier, qu'en est-il du grand prêtre ? Les portraits à la serpe ne manquent pas : anti-Mourousi et séducteur de Miss France, bosseur, certes, mais aussi « mec de droite bonnard et un peu provoc' » (Jean Colin), « sa personnalité correspond au journal qu'il fait » (Marie-Laure Augry), « Pernaut est comme Poivre, ce sont des présentateurs très présents, mais qui savent très bien passer les plats » (Jean-Claude Pâris), ... Si nous nous référons à l'organisation et à la structure de son journal, Jean-Pierre Pernaut apparaît comme un homme de droite par *méthode*, sans pour autant devoir le considérer comme un suppôt d'extrême droite : il navigue, comme beaucoup, sur les flots porteurs de la peur et de l'insécurité. Audience oblige. Mais de là, à

le rendre responsable de la trahison du projet initial porté par les acquéreurs bâtisseurs lors de la privatisation de 1987, c'est jeter là le bouchon un peu loin...

L'énigme resterait-elle donc entière, inviolée ? Le téléspectateur — qui, comme son nom l'indique, voit les choses de loin — possède-t-il, néanmoins, la perspicacité suffisante pour briser un tel envoûtement ? Jean-Pierre P. contribuerait-il à l'édification d'un Grand Œuvre (alchimique ?) de la diversion, dont la mission occulte serait de maintenir un niveau général d'incompréhension permanente des rouages de la société comme de l'enchevêtrement des réseaux d'influence ? À terme, dissoudre la traçabilité des responsabilités ? Dans la pénombre, se cacherait-il un complot messianique crypto-satanique du profit ?

Nous connaissons tous, maintenant, les élucubrations arrogantes de M. Le Lay sur « le temps de cerveau disponible » (le sien l'est-il encore ?). Mais, à fréquenter Dieu, l'esprit lucide ne s'agenouille plus, et se précise, chaque jour un peu plus nettement, la finalité de cette vaste entreprise de communication (!) à laquelle participe le journal de Jean-Pierre Pernaut : nous inculquer un désapprentissage de toute lecture critique du monde, nous imposer une rééducation sociale, totale, pour nous transformer en consommateur servile et craintif. Finalement, la liberté demeure, comme toute conquête, une fleur fragile et incertaine, au cœur volage.

Cette tentative de vouloir déconnecter le local du global, travaille l'espace — c'est Limoges à Paris —, mais le temps aussi : c'est la chaumière expulsée du village global... Une autre manière d'appliquer le principe de distinction et de pratiquer la rupture, la séparation et l'éclatement des corps sociaux.

C'est vers le pouvoir, peut-être, que nous devons porter notre réflexion pour élucider le mystère de l'éclatante santé du *13 heures* de Jean-Pierre Pernaut. Pas sur l'idée éculée de la télévision comme bras *télescopique* du pouvoir, où les thèmes ultra circulaires du mensonge et de la dissimulation enlissent définitivement les débats, mais plutôt sur les stratégies qui rendent acceptables, pour beaucoup de citoyens, les abus les plus délirants et les plus monstrueux induits par les totalitarismes de tous poils. Plus précisément encore, autour de cette idée de consentement des peuples aux formes multiples de la barbarie, initiée en son temps par Étienne de la Boétie¹ dans son *Discours de la servitude volontaire*, et complétée ensuite par celle de résignation, chez Alain², Hannah Arendt³ et Michel Foucault⁴, avec l'abus d'obéissance...

Vrais gens, vos papiers !

Pour ne pas renoncer :

1. Étienne de la BOÉTIE, *Discours de la servitude volontaires*, GF-Flammarion, Paris, 1983, 220 p..
2. ALAIN, *Mars, ou la Guerre jugée*, Gallimard, coll. Folio Essai, n° 262, Paris, 1995.
3. Hannah ARENDT, *Eichmann à Jérusalem*, Gallimard, coll. Folio Histoire, Paris, 1991, 484 p..

4. Michel FOUCAULT, *Surveiller et punir*, Gallimard, coll. Tel, n° 225, Paris, 1993, 364 p..
